

Edgar Morin

« Que serait un esprit critique incapable d'autocritique ? »

Après les attentats de Conflans et de Nice, le sociologue et philosophe analyse le raidissement des antagonismes entre deux France – l'une humaniste, l'autre identitaire – et explique comment y résister

ENTRETIEN

Directeur de recherche émérite au CNRS, récompensé par trente-huit doctorats honoris causa dans le monde entier, le sociologue et philosophe Edgar Morin, né en 1921, a notamment écrit *La Méthode* (Seuil, 1977-2004) et *Les souvenirs viennent à ma rencontre* (Fayard, 2019). Son dernier ouvrage, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus* (avec la collaboration de Sabah Abouessalam, Denoël, 160 pages, 14,90 euros), donne des clés pour le « monde d'après ». Dans l'entretien qu'il accorde à *Monde*, il analyse les nouvelles fractures idéologiques qui traversent notre pays.

Dans la France de 2020, cinq ans après « Charlie Hebdo » et le Bataclan, on tue encore au nom d'un dieu. L'assassinat de Samuel Paty et la tuerie de Nice sont-ils le signe que l'histoire est en train de se répéter ?

Tout d'abord, il me semble important de me situer avant de considérer ces tragiques événements et de dire, comme il fut autrefois exigé, « d'où parle » l'auteur de cet entretien. En ce qui concerne les religions, je pense que les esprits humains créent les dieux qu'ils adorent et auxquels ils obéissent. Je suis, comme on dit, agnostique. Ou, plutôt, je crois que l'univers comporte un mystère qui échappe aux capacités de nos esprits. Je considère la Bible, fondement des trois religions juive, chrétienne et musulmane, comme un tissu de légendes et de mythes ; mi-légendaires mi-historiques sont également les Évangiles et le Coran. J'admire Jésus sans croire en sa résurrection.

Quand les religions sont toutes-puissantes, comme aujourd'hui en Iran ou en Arabie saoudite, j'exècre leur haine des impies, des croyants autres, des non-croyants. J'exècre les interdits qu'elles imposent, notamment aux femmes. Ce fut le cas du judaïsme dans le passé et ça l'est encore pour ses orthodoxes. Ce fut le cas du christianisme pendant des siècles. C'est encore le cas en de nombreux pays de l'islam.

Je ne confonds pas pour autant islam et djihadisme : entre le pieux musulman et le fanatique meurtrier, comme entre François d'Assise et Torquemada, il y a tout un monde extrêmement divers. Le mot « islamisme » occulte cette diversité pour n'y voir que prosélytisme et refus de démocratie et de laïcité. Certes, la charia est incompatible avec les lois d'une République laïque. Mais la majorité des musulmans de France accepte les lois républicaines et les croyants sont d'autant plus pacifiques qu'ils pensent candidement que leur religion est une religion de paix. L'islam paraît aux Français comme une religion exogène, ce qu'elle est du fait de son origine et de sa langue arabe. Mais c'est en même temps

une religion totalement judéo-chrétienne, fondée sur le récit biblique et intégrant Jésus comme prophète.

J'ai horreur de tout fanatisme meurtrier comme celui qui a sévi au XX^e siècle et renaît sous des formes religieuses traditionnelles. J'aime discuter avec les croyants, mais je n'aime pas les offenser ; ne pas offenser ni humilier est mon credo éthique à valeur universelle : le respect d'autrui me demande de ne pas bafouer ce qui est sacré pour lui, mais je me donne le droit de critiquer ses convictions. Le respect de la liberté comporte ma liberté de parole.

J'ai senti combien pouvait être douloureuse pour les peuples indiens assujettis des Amériques la profanation par les conquérants de leurs lieux sacrés. En revanche, quand la religion est toute-puissante et condamne comme blasphématoire toute non-obéissance – comme le refus du chevalier de la Barre de saluer une procession religieuse ou la fatwa des ayatollahs contre Salman Rushdie –, je me sens du côté des condamnés.

D'où cet apparent paradoxe : je suis pour la liberté des femmes qui se dévoilent en Iran et pour la liberté des femmes qui se voilent en France. Voilà « d'où je parle » : ni islamiste ni gauchiste, mais montaigniste et spinoziste. Aussi je souhaite que nous regardions la situation dans toute sa complexité. Ce qui n'atténue en rien la condamnation du fanatisme meurtrier des djihadistes islamistes.

Que pensez-vous de la republication des caricatures de Mahomet et de leurs usages, notamment pédagogiques, politiques et idéologiques ?

Récapitulons : les caricatures de Mahomet sont une invention non pas française, mais danoise. Ces caricatures établissent un lien ombilical entre le prophète fondateur de l'islam, révéralé par les musulmans pieux, et les terroristes djihadistes d'aujourd'hui, ce qui est pour le moins contestable. Elles n'ont pas été reproduites dans des pays libéraux comme la Grande-Bretagne ou les États-Unis, ni dans les pays comme l'Italie ou l'Espagne, dont les lois prohibent les insultes à la religion.

La publication des caricatures de Mahomet, même si elle est blasphématoire pour de pieux musulmans, est licite en France, et le droit au blasphème fait partie de nos libertés. *Charlie Hebdo* est le continuateur, voire l'amplificateur, d'une tradition anticléricale et libertaire française qui a été salubre tant que l'Église avait forte puissance sur notre société. Cet antichristianisme s'est atténué avec l'acceptation de la laïcité par l'Église, et il est devenu aujourd'hui caduc. L'hebdomadaire satirique a reproduit ces caricatures en 2006, suscitant des réactions laudatives et des réactions critiques, dont une plainte d'associations musulmanes qui est rejetée en procès, en 2007. En 2011, les locaux de *Charlie* subissent un incendie criminel, puis celui-ci s'oublie.

Les attentats de 2015 changent à la fois le sens de l'hebdomadaire et celui des caricatures : *Charlie* n'est plus feuille satirique mais devient symbole de la liberté d'expression ; les journalistes assassinés deviennent, à juste titre, des martyrs de la liberté ; les caricatures danoises deviennent patrimoine national français.

Puis, à l'occasion du procès des assassins de *Charlie*, l'hebdomadaire décide de republier les caricatures. Cette republication devient l'exemple même de la liberté française, et leur diffusion devient défense salutaire de l'esprit critique. Un professeur d'histoire épris de liberté pense qu'elles peuvent aider à susciter l'esprit critique de ses élèves. Cela provoque, au départ, peu de réactions, à part la plainte d'un père musulman et un apaisement apparemment réussi par la directrice. Mais un prédicateur de mosquée vient souffler sur une braise et la renflamme jusqu'à susciter chez un jeune Tchétchène le geste djihadiste terrifiant de la décapitation.

Cet assassinat suscite une immense émotion chez les enseignants et dans toute la société. Elle déclenche les dénonciateurs du « laxisme officiel » et de la complaisance islamo-gauchiste (notion imaginaire qui unit en elle deux termes considérés comme horribles). Emmanuel Macron réaffirme la valeur fondamentale de la liberté républicaine et termine son propos, selon la version alors donnée par les médias, par la promesse que la France prendra la défense des caricatures, comme s'il s'agissait d'un devoir national. Ces propos ont été démentis et atténués par le président dans un récent entretien à la chaîne de télévision arabe Al-Jazira, où il affirme comprendre que les caricatures puissent choquer.

Après le choc de ces attentats, la critique de la transformation des caricatures danoises en emblème de l'identité française commence à se manifester. Est-ce légitime ?

L'horreur de la criminelle décapitation du professeur Paty, après celle des assassinats de *Charlie Hebdo*, a occulté, par son évidence, sa cruauté et sa folie, toute une part de la réalité d'où elle a surgi. Cette horreur inhibe toute tentative de réflexion et de contextualisation, comme si la compréhension portait en elle le vice de la justification. Or il ne faut pas oublier que de telles caricatures choquent les musulmans pieux. Pire, elles ont suscité des folies meurtrières. Enfin, leur officialisation a provoqué de délirantes et innombrables manifestations antifrançaises dans le monde islamique. Il y a certes des cas où l'on doit braver l'incompréhension étrangère, mais il y a aussi des cas où il vaut mieux ne pas la susciter ou l'exciter, surtout en des temps de tensions internationales extrêmes.

Il faut être attentif aux effets pervers d'actes à intentions salutaires. Il y a parfois contradiction entre liberté et responsabilité de parole ou d'écrit. Nous sommes dans un de ces cas, et nous devons savoir que le choix comporte un risque. Il y a parfois coïncidence entre responsabilité et irresponsabilité ; ainsi, il me semble irresponsable de prendre la responsabilité d'assumer

« LA LIBERTÉ D'EXPRESSION NE SAURAIT EXCLURE TOUTE PRÉVOYANCE DES MALENTENDUS, INCOMPRÉHENSION, CONSÉQUENCES VIOLENTEES OU CRIMINELLES QU'ELLE PEUT PROVOQUER »

Un éternel franc-tireur de la vie des idées

SI LA VIE CONTINUE DE LUI SOURIRE, le 8 juillet 2021, Edgar Morin fêtera son corps-à-corps avec le siècle. Le sociologue de la « complexité » aura alors 100 ans. Et n'aura cessé de vivre autant que de penser les événements. Une façon de prendre part aux soubresauts de l'histoire qui commence dans la Résistance, lorsqu'il rejoint, en 1942, le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés qui allait fusionner avec l'organisation dirigée par François Mitterrand. Edgar Nahoum, issu d'une famille juive originaire de Salonique (Grèce), devient « Morin » à la suite d'une méprise : une camarade de l'armée des ombres de Toulouse transforma son pseudonyme de « Manin », choisi en référence à un personnage de *L'Espoir*, d'André Malraux, en « Morin ».

Résistant, communiste de guerre qui fuit l'atmosphère de l'épuration et portraitiste d'une Europe en ruines, antistalinien exclu du Parti, Edgar Morin sera de tous les combats, de tous les endroits : à Baden-Baden après la chute du Reich (*L'An zéro de l'Allemagne*, 1946), dans les rues de Paris avec la caméra de Jean Rouch et le micro de Marceline Loidan afin de questionner le rapport au bonheur des Français qui se débrouillent comme ils peuvent avec la vie (*Chronique d'un été*, 1961), pour l'Algérie indépendante mais

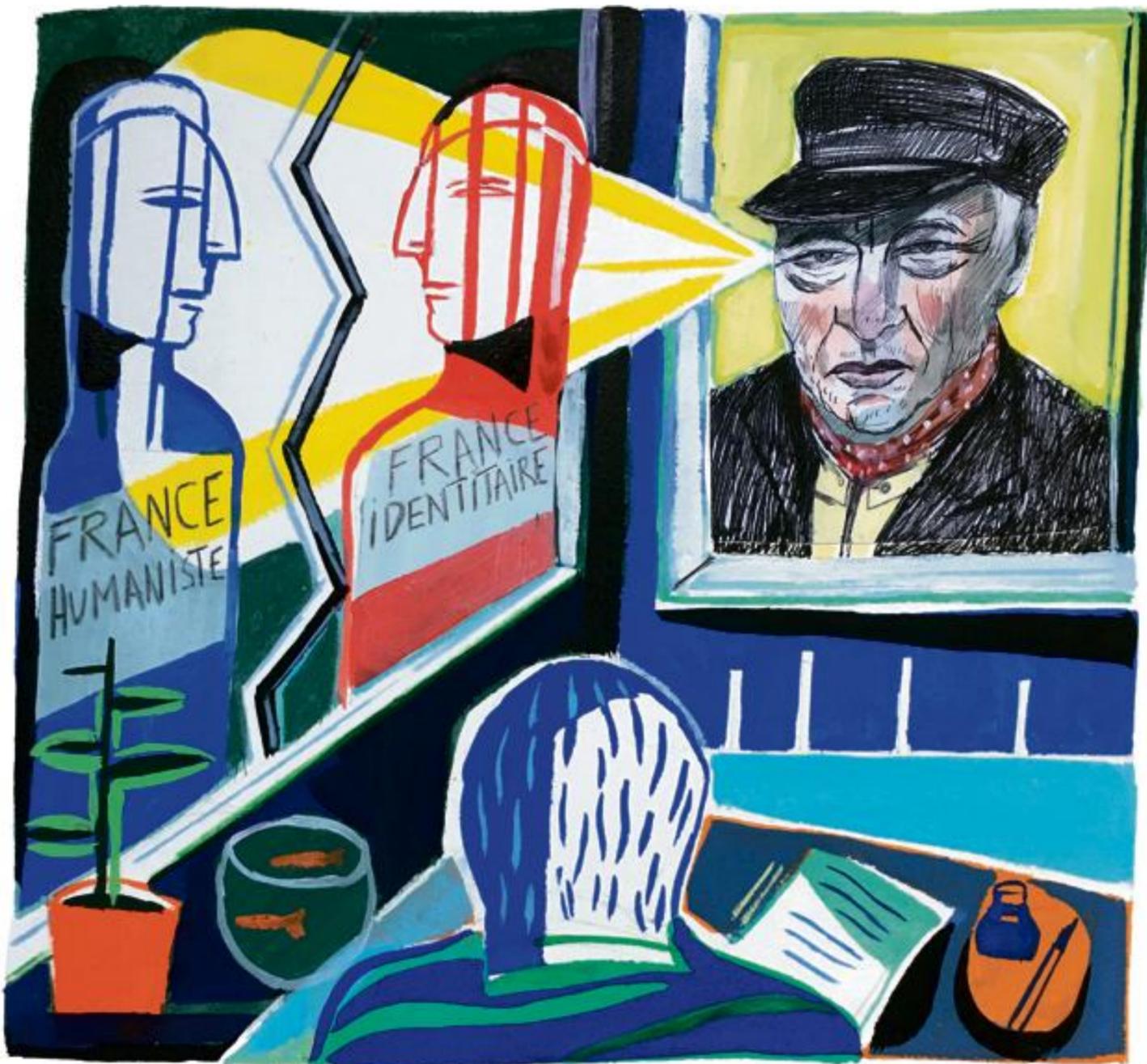
défendant l'honneur des messalistes contre le FLN, à l'université de Nanterre lors de la « brèche » de Mai 68, en Californie en plein mouvement hippie. Anthropologue de la mort, sociologue du temps présent, chroniqueur pour *Le Monde* du phénomène des « yé-yé », pionnier de l'ère écologique, philosophe de *La Méthode* (1977-2004) et prophète de la *Terre-Patrie* (1993), Edgar Morin est « mieux qu'un grand esprit », écrit son ami Régis Debray, il est « un grand vivant » (*Cahiers de L'Herne* n° 114, 2016).

Expert en « crisologie »

A 99 ans, Edgar Morin est confiné à Montpellier avec son épouse, la sociologue Sabah Abouessalam, qui a collaboré à l'écriture de *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus* (Denoël, 160 pages, 14,90 euros). Rue Jean-Jacques-Rousseau, cela ne s'invente pas. Car si ce penseur de l'ère planétaire est avant tout un adepte de Spinoza (ce philosophe issu d'une famille marrane qui fut excommunié de la communauté juive d'Amsterdam), un admirateur de Montaigne et un lecteur passionné de Dostoïevski, il rédigea à sa manière un nouveau contrat social (*La Voie*), des confessions (*Autocritique, Mes démons, Les souvenirs viennent à ma rencontre*), quelques Emile (*La Tête bien faite, Sept savoirs*

nécessaires à l'éducation du futur) et de nombreuses rêveries de promeneur solitaire.

Plébiscité dans le monde entier, mais franc-tireur de la vie des idées, il se fit des ennemis aussi, dont certains lui firent des procès. Ses deux livres de dialogues avec Tariq Ramadan, publiés avant la mise en examen de ce dernier pour viols, lui valurent d'être accusé, selon une rhétorique désormais bien rompue, d'« islamo-gauchisme ». S'il ne minore pas « la contradiction » entre le « discours religieux de pureté et de pudeur » du théologien musulman et « son comportement très profane de séducteur et, pire, selon les accusations, de macho dominateur » – car « toute religion a ses Tartuffe, et l'islam peut avoir les siens » –, Edgar Morin justifie sa discussion avec Tariq Ramadan en ce que son « influence sur la jeunesse musulmane pieuse fut positive en la détournant de Daech ». Constatant que « l'incertitude s'est accrue » avec la seconde vague de l'épidémie, Edgar Morin reste un expert en « crisologie », le penseur d'une crise sanitaire et planétaire qui le « stimule énormément ». Conscient d'avoir accumulé les années, confie-t-il aujourd'hui, il reste « fidèle à l'injonction de Rita Levi-Montalcini : "Donne de la vie à tes jours plutôt que des jours à ta vie." » ■



LAURENT CORVAISIER

comme vérité de la liberté française la propagation à l'infini de caricatures danoises.

Selon ma conception, que je développe dans le tome V de *La Méthode*, l'éthique ne peut se borner aux bonnes intentions. Elle doit avoir le sens des conséquences de ses actions, qui souvent sont contraires aux intentions. Et surtout, toute décision prise dans un contexte incertain ou conflictuel comporte un risque d'effets contraires. Aussi les caricatures ne peuvent être jugées seulement selon les intentions libératrices ou libertaires de leurs auteurs et diffuseurs, mais aussi selon les possibilités de leurs néfastes ou désastreuses conséquences. La liberté d'expression ne saurait exclure toute prévoyance des malentendus, incompréhensions, conséquences violentes ou criminelles qu'elle peut provoquer. Est-ce que ces caricatures peuvent aider des êtres pieux et croyants à mettre en doute leur croyance? Nullement. Est-ce qu'elles peuvent contribuer à affaiblir le djihadisme? Nullement.

On a entendu des essayistes et des polémistes, mais aussi des ministres, soutenir que l'«islamo-gauchisme» armait intellectuellement le terrorisme. La charge est-elle justifiée? Et pourquoi une telle offensive idéologique?

Ce qui est terrible, c'est que cette affaire amplifie le développement de la pensée manichéenne, unilatérale, réductrice. Toute résistance à une islamophobie croissante devient signe abject d'islamo-gauchisme – lequel a cette particularité de n'être ni partisan de l'islam ni gauchiste –, voire de complicité avec les assassins. Malheureusement, comme en 1914, en 1933, en 1940, puis comme à chaque délire collectif, il y a des philosophes au premier rang de l'hystérie. Le plus dangereux est que, comme il est plusieurs fois arrivé dans le passé, deux France se dissocient et s'opposent; dans le cas heureux, comme au début du XX^e siècle, une France républicaine et laïque a vaincu la France monarchiste, catholique et conservatrice; dans le cas malheureux, comme en 1940, une France réactionnaire s'est imposée à la faveur du désastre militaire. Le confinement impose une mise au réfrigérateur provisoire du conflit, qui, sinon, risque d'exploser dans le pays. Qu'advient-il après le déconfinement?

Quelle nouvelle décomposition et recombinaison politique? Deux France s'affrontent déjà en paroles: la France identitaire et la France humaniste. Tout cela mérite non imprécation, mais examen et réflexion.

L'affrontement de deux Amériques peut-il préfigurer un conflit entre deux France lors de la prochaine présidentielle?

A l'heure où je vous réponds, nous ne savons pas si, après la victoire de Joe Biden, Donald Trump va tenter un coup de force pour sauver son siège. Les tensions sont énormes aux Etats-Unis, et je ne sais s'il y aura déflagration ou lente pacification. De ce côté-ci de l'Atlantique, pour le moment, les deux France ne sont pas encore cristallisées, et il va y avoir des décompositions et recombinaisons politiques. Je vois bien la possibilité d'une politique de salut public, qui réunirait des bonnes volontés de tout bord pour une nouvelle voie économique, sociale, écologique, mais je ne la vois incarnée jusqu'à présent ni en une organisation ni en un leader. Je vois, à gauche, des tentatives de regroupements brouillonnes. En revanche, je vois la possibilité du surgissement d'un outsider pour représenter l'ordre et la discipline, c'est-à-dire l'autre France, comme le général Villiers. Mais rien n'est joué, et bien des choses nous surprendront l'année prochaine.

Comment éviter cette dislocation?

J'ai, dans mon adolescence, adhéré à un petit parti, le Mouvement des étudiants frontistes, qui promouvait la lutte sur deux fronts: à la fois contre le fascisme et contre le stalinisme. Après ma conversion au communisme sous l'Occupation, puis ma déconversion au bout de six années, je me vois à nouveau lutter sur deux fronts: contre le communisme soviétique et contre le colonialisme européen. Depuis des décennies, j'essaie de résister à deux barbaries apparemment opposées: la barbarie venue du fond des temps historiques de la haine, de la domination, du mépris et la barbarie froide et glacée issue de notre civilisation, celle de l'hégémonie du profit effréné et du calcul. J'ai pu résister à l'hystérie de la guerre où tout Allemand était criminalisé, puis à l'hystérie stalinienne où toute critique du communisme était criminalisée, et je peux résister aux nouvelles hystéries.

Dans les conditions de la France actuelle, je sens la nécessité de lutter sur deux fronts: celui de la résistance à la xénophobie, aux racismes, à l'islamophobie, à l'antisémitisme, qui sont des barbaries de civilisation moderne, et celui de l'action contre les fanatismes meurtriers qui portent en eux toute la vieille barbarie. Cette action comporte évidemment la répression de la violence meurtrière, mais elle comporte aussi la prévention qui elle-même comporterait une politique des banlieues, une réduction des inégalités sociales et économiques, et une éducation humaniste régénérée.

Que faire, plus particulièrement dans les écoles, sur le terrain pédagogique?

C'est dans ce sens que j'ai proposé, depuis les débuts du terrorisme islamiste, d'intégrer dans les programmes scolaires les préliminaires indispensables à l'esprit critique. Le premier est l'esprit interrogatif. Celui-ci est très présent chez les enfants mais peut s'atténuer avec l'âge. Il est nécessaire de l'encourager.

L'esprit interrogatif étant stimulé, il convient d'encourager l'esprit problématisateur. L'esprit problématisateur met en question des évidences qui semblent absolues, soit à notre perception naturelle, comme la course du Soleil autour de la Terre, soit qui nous sont imposées par la culture et la société, comme la légitimité d'un pouvoir dictatorial, la croyance en une supériorité raciale. Rappelons que la vertu essentielle de la Renaissance fut de problématiser le monde, d'où la science, de problématiser Dieu, d'où la philosophie, de problématiser tout jugement d'autorité, d'où l'esprit démocratique ou citoyen. C'est dans cette problématisation qu'est l'essence de la laïcité.

L'esprit critique suppose donc la vitalité de l'esprit interrogatif et de l'esprit problématisateur. Il suppose aussi l'autoexamen, que l'enseignement doit stimuler, afin que chaque élève accède à une réflexivité qui elle-même permette l'autocritique; l'esprit critique sans esprit autocritique risque de verser dans une critique incontrôlée de ce qui nous est extérieur. Que serait un esprit critique incapable d'autocritique?

L'esprit critique suppose nécessairement un esprit rationnel, c'est-à-dire capable d'appliquer induction, déduction et logique dans

tout examen de faits ou de données. L'esprit rationnel suppose non moins nécessairement la conscience des limites de la logique face à des réalités qui ne peuvent être reconnues qu'en acceptant des contradictions ou qu'en associant des termes antagonistes.

L'esprit critique ainsi nourri de tous ces préliminaires peut et doit librement s'exercer, mais il doit comporter aussi l'aptitude à la critique de la critique quand celle-ci devient intempérante ou ne porte que les seuls mauvais aspects de phénomènes, réalités ou idées. Enfin, l'enseignement de l'esprit critique doit accepter que celui-ci porte sur l'enseignement lui-même. Ainsi, l'esprit critique comporte toute une infrastructure intellectuelle, laquelle est généralement ignorée.

Ce sont des réformes considérables, à commencer par la réforme de la pensée. Avez-vous quelque espoir qu'elles puissent être réalisées?

Comme je vous l'ai dit, la conjoncture est régressive, tous les antagonismes se renforcent les uns les autres. Je n'ai cessé de rappeler que les deux décennies précédentes comportaient de graves régressions politiques, économiques, sociales, éthiques et intellectuelles: crise généralisée de la démocratie, nouvelles persécutions des minorités religieuses (Chine, Inde), hégémonie du profit, ravages économiques suscitant des révoltes populaires – toutes réprimées, comme en Algérie et Biélorussie –, domination d'un type de pensée fondée sur le calcul et l'hypermécialisation, qui rend incapable de concevoir et comprendre la complexité des problèmes humains, aussi bien individuels que nationaux et planétaires. On ne sait si la nouvelle présidence américaine atténuera l'antagonisme Etats-Unis-Chine comme l'affrontement entre la coalition Etats-Unis-Israël-Arabie saoudite et l'Iran des ayatollahs. Mais la Turquie est devenue une puissance interventionniste islamiste en Méditerranée. La Chine impériale détruit l'autonomie de Hongkong et entre en conflit avec l'Inde. Une guerre ethno-religieuse s'est déclenchée entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie. La crise de la nation plurielle libanaise n'arrive pas à susciter un sursaut salvateur. La course aux armements se déchaîne partout. L'Europe n'arrive pas à surmonter ses désunions.

Les espoirs d'un grand réveil écologique, d'une grande réforme de la mondialisation, qui a créé une interdépendance généralisée sans aucune solidarité, décroissent partout. Il y a retombée, non pas dans un statu quo antérieur, mais dans un processus de régression. Très minoritaire est l'élan vers une renaissance de la pensée politique qui indiquerait une nouvelle voie démocratique-économique-écologique. En revanche, les manichéismes et fanatismes progressent, les nationalismes et racismes s'exacerbent. En même temps, le réchauffement climatique accroîtra la crise de la biosphère, qui accroîtra la crise de l'humanité. Nous sommes effectivement dans une crise planétaire géante, à la fois biologique, économique, civilisationnelle et anthropologique, qui affecte toutes les nations et toute l'humanité.

Or, je l'ai souvent dit: une crise suscite d'une part imagination créatrice de nouvelles solutions, d'autre part peurs et angoisses, qui favorisent les régressions et les dictatures. Si la grande régression se poursuit, nous allons vers des systèmes postdémocratiques disposant des moyens multiples de contrôle des individus, désormais offerts par les techniques selon le modèle pratiqué déjà par la Chine.

Le cours probable des événements est suprêmement inquiétant. On ne peut même écarter l'hypothèse d'une conflagration se généralisant à partir d'un accident du type Sarajevo, comportant des guerres de type nouveau menées par ordinateurs, piratages des réseaux des nations ennemies, batailles de robots et, pire, missiles nucléarisés. Mais l'improbable peut changer le cours de l'histoire.

Pouvons-nous faire advenir l'improbable en France?

Je crois en la nécessité d'organiser et de fédérer des oasis de résistance de vie et de pensée, de continuer à montrer la possibilité de changer de voie, de ne pas sombrer nous-mêmes dans les vices de pensée que nous dénonçons. J'ai vécu le somnambulisme dans la marche au désastre des années 1930. Aujourd'hui, les périls sont tout autres, mais non moins énormes, et un nouveau somnambulisme nous assujettit. Selon la formule d'Héraclite: «*Eveillés, ils dorment.*» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS TRUONG

«MALHEUREUSEMENT, COMME EN 1914, EN 1933, EN 1940, PUIS COMME À CHAQUE DÉLIRE COLLECTIF, IL Y A DES PHILOSOPHES AU PREMIER RANG DE L'HYSTÉRIE»